

Petit déjeuner santé

Nouvelle inédite en français d'ETGAR KERET

Projet *le scénario d'une nouvelle*.

Travelling Jérusalem

Traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech avec l'aimable autorisation de The Institute for the Translation of Hebrew Literature

Toutes les nuits, depuis son départ, il s'endormait dans un endroit différent : sur le canapé, sur un fauteuil du séjour, sur la natte de la terrasse, comme un clochard. Le matin, il tenait à prendre son petit-déjeuner hors de la maison. Même les prisonniers ont le droit de faire un petit tour une fois par jour dans la cour de la prison. Au café, il avait toujours droit à une table pour deux avec une chaise vide en face de lui. Toujours. Même quand le serveur lui demandait s'il était seul. Les autres étaient assis par deux ou par trois, ils riaient, piquaient des choses dans l'assiette l'un de l'autre, insistaient pour payer l'addition, mais Avihay s'asseyait seul et mangeait son « petit déjeuner santé » qui comprenait un jus d'orange, un bol de muesli avec du miel, et un double expresso décaféiné, avec du lait écrémé à côté. Bien sûr, il aurait préféré avoir quelqu'un en face de lui avec qui rire, insister et se battre pour payer l'addition, tendre le billet à la serveuse tout en disant « Ne prenez pas le sien, laissez tomber, Shmol, c'est moi qui paie cette fois-ci. » Mais il n'avait pas vraiment avec qui le faire, et le petit-déjeuner en solitaire valait dix fois mieux que rester à la maison.

De sa place, Avihay passait beaucoup de temps à observer les tables des autres. Il écoutait les conversations, lisait le supplément de sport du journal, ou examinait d'un air faussement détaché le comportement des actions israéliennes à la bourse de Wall Street. Parfois, quelqu'un s'approchait de lui et demandait la permission de prendre une partie du journal qu'il avait déjà lu, Avihay acquiesçait et s'efforçait de sourire. Une fois, quand une jeune mère sexy s'approcha de lui avec un bébé dans une poussette, au moment où il renonçait à la première page avec un gros titre en rouge sur un viol collectif dans la région de Sharon, il lui dit même, « Voyez dans quel monde fou nous élevons nos enfants ». Il était persuadé que ce qu'il venait de dire pouvait les rapprocher dans une espèce de destin commun, mais la mère sexy lui lança un regard un peu furieux et prit aussi le supplément santé sans même lui demander la permission.

C'était un jeudi quand un homme gros et en sueur entra dans le café et lui sourit. Avihay fut surpris. La dernière personne à lui sourire, cinq mois avant de le quitter, avait été Maayane, et c'était un sourire cynique tandis que celui du gros était doux, presque désolé. Il fit un geste sans équivoque pour demander s'il pouvait s'asseoir, et Avihay acquiesça presque sans y penser.

« Méir , désolé d'être en retard, dit l'homme. Je sais que nous avons rendez-vous à dix heures, mais la petite nous a fait tout un cirque ce matin. »

L'idée de dire qu'il n'était pas Méir traversa un instant l'esprit d'Avihay, mais à la place il se surprit en train de regarder l'heure et de dire, « Dix minutes c'est rien ».

Après quoi ils restèrent silencieux une seconde, et Avihay demanda si la petite allait bien. Le gros dit que oui, qu'elle

venait de changer de jardin d'enfants et que le matin les séparations étaient difficiles.

« T'en fais pas, l'interrompt le gros, tu as assez de soucis comme ça. Changeons de sujet, parlons business. »

Avihay inspira profondément et attendit.

« Ecoute, dit le gros, cinq cents c'est trop. Laisse-le moi pour quatre cents. Tu sais quoi ? Va pour quatre-cent-dix et je te prends six cents pièces. »

« Quatre-cent-quatre-vingts, dit Avihay. Je te le laisse à quatre-cent-quatre-vingts à condition que tu m'en prennes mille. »

« Ecoute, dit le gros, le marché est en crise, on est en pleine récession. Pas plus tard qu'hier, j'ai vu à la télé les gens chercher à manger dans les poubelles. Si tu insistes, il faudra que je vende cher. Et si je vends cher, personne n'achètera. »

« T'en fais pas, dit Avihay, pour trois qui mangent dans les poubelles, il y en a un qui roule en Mercedes. »

La dernière phrase fit rire le gros, « On m'a dit que tu étais un dur à cuire », grogna-t-il en souriant.

« Je suis comme toi, protesta Avihay, j'essaie de survivre. »

Le gros essuya sa main moite sur sa chemise et la tendit vers Avihay : « Top là, quatre-cent-soixante et je t'en prends mille », dit-il. Mais voyant qu'Avihay restait de glace, il ajouta, « Quatre-cent-soixante, mille pièces, et je te le revaudrai. Et tu sais bien que sur le marché, un service vaut plus cher que l'argent. »

La dernière phrase finit par convaincre Avihay de serrer la main qui lui était tendue. C'était la première fois de sa vie que quelqu'un se disait redevable à son égard. Quelqu'un qui le prenait pour un certain Méir, mais tout de même. Et à la fin du petit déjeuner, quand chacun insista pour payer l'addition, Avihay sentit une vague de chaleur se répandre dans le ventre.

Il devança le gros d'une fraction de seconde et glissa un billet froissé dans la main de la serveuse.

A compter de ce jour-là, la chose devint presque une routine. Avihay s'installait, passait sa commande, attendait avec intérêt tout nouvel arrivant dans le café, et si ce dernier passait entre les tables avec un regard interrogateur, il n'hésitait pas à lui faire un signe de la main pour l'inviter à s'asseoir à sa table.

« Je ne veux pas en arriver à te faire un procès », lui dit un chauve avec d'épais sourcils. « Moi non plus, dit Avihay, mieux vaut toujours s'arranger à l'amiable. »

« Sache que je ne peux pas faire des gardes de nuit », déclara une blonde platinée aux lèvres siliconées.

« Que veux-tu alors ? grommela Avihay, que tout le monde fasse des gardes de nuit, sauf toi ? »

« Gabi m'a priée de te dire qu'il est désolé », dit une autre aux dents pourries et à la mauvaise haleine.

« S'il est vraiment désolé, se fâcha Avihay, qu'il vienne le dire lui-même, au lieu d'envoyer des émissaires. »

« Dans les e-mails, tu faisais plus grand », se plaignit une rousse maigrichonne. « Dans les e-mails, tu faisais moins la difficile », lui balança Avihay du tac au tac.

Mais en fin de compte tout s'arrangea. Il se mirent d'accord avec le chauve sans passer par le tribunal. La siliconée accepta de faire garder une fois par semaine ses enfants par sa sœur pour travailler de nuit. La mauvaise haleine promit que Gabi appellerait, et la rousse et lui décidèrent d'un commun accord qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Les uns payèrent l'addition d'Avihay, il en paya d'autres, et ils firent moitié moitié avec la rousse. Tout arrivait avec tant de surprise et d'allant que si d'aventure personne ne s'asseyait à sa table, Avihay éprouvait une légère tristesse. Mais heureusement, cela ne se produisait pas très souvent.

Ce fut environ un mois après l'apparition du gros en sueur qui s'était assis à sa table qu'un boutonneux entra dans le café. Malgré ses boutons et son âge – il paraissait avoir au moins dix ans de plus qu'Avihay – c'était un bel homme, plein de charisme. Aussitôt assis, il dit, « J'étais sûr que tu ne viendrais pas »

« Mais nous avons rendez-vous », répondit Avihay.

« Oui mais, dit le boutonneux avec un sourire triste, après tout ce que je t'ai dit au téléphone, j'ai eu peur que tu te dégonfles. »

« Eh bien, me voilà », ricana Avihay presque moqueur.

« Je regrette d'avoir crié au téléphone, s'excusa le boutonneux. Vraiment. J'ai perdu mon sang-froid. Mais je ne regrette pas le moindre mot, tu m'entends ? Et maintenant, je te demande de cesser de la voir. »

« Mais je l'aime », dit Avihay d'une voix étouffée.

« Il y a des choses qu'on aime et auxquelles on est obligé de renoncer, déclara le mari. Ecoute quelqu'un de plus âgé que toi, parfois on est obligé de renoncer. »

« Je regrette, mais je ne peux pas », dit Avihay.

« Tu le peux, s'énerma le mari, tu le peux et tu le feras. Tu n'as pas le choix. Nous l'aimons peut-être tous les deux, mais il se trouve que je suis aussi son mari, et je ne te laisserai pas détruire mon foyer, tu m'entends ? »

Avihay hocha la tête. « Tu ne sais pas la vie que j'ai eu toute l'année passée, dit-il au mari. Un enfer. Pire même que l'enfer, un gros paquet de rien pourri. Et quand on vit tout ce temps avec du rien et que brusquement quelque chose arrive, on ne peut pas lui dire de partir. Tu comprends ? Je suis sûr que tu me comprends. »

Le mari se mordit la lèvre inférieure et dit, « Si tu la revois une seule fois, je te tue. Je ne plaisante pas, tu m'entends ? »

« Tue-moi, dit Avihay en haussant les épaules. Ca ne me fait pas peur. De toutes façons, nous finirons tous par mourir. »

Le mari se pencha par-dessus la table et planta son poing en plein visage d'Avihay. C'était la première fois de sa vie que quelqu'un le frappait aussi fort, et Avihay ressentit une douleur aigüe et chaude partir du milieu du visage et rayonner tout autour. Il se retrouva en un clin d'œil par terre, avec le mari au-dessus de lui.

« Je vais l'emmenner ailleurs, cria le mari tout en assénant des coups de pied dans les côtes et le ventre d'Avihay. Je vais l'emmenner dans un autre pays. Et tu ne sauras pas où. Tu ne la reverras plus, tu m'entends ? Espèce de pourriture. »

Deux serveurs parvinrent à maîtriser le mari et à l'éloigner d'Avihay. L'un d'eux dit à voix haute au barman d'appeler la police. La joue sur le sol froid, Avihay vit le mari s'éloigner à toute vitesse. Un des serveurs se pencha sur lui et lui demanda comment il se sentait. Avihay essaya de répondre.

« Vous voulez que j'appelle une ambulance ? » demanda le serveur.

Avihay murmura non. « Vous en êtes sûr ? insista le serveur, vous avez le nez en sang. » Avihay murmura un faible oui et ferma les yeux. Il s'efforça de s'imaginer avec cette femme. Avec celle qu'il ne reverrait jamais. Il essaya et y parvint presque. Il avait mal dans tout le corps. Il se sentait vivant.

Etgar Keret